

Ivan Kamenarovic

2 juin 2016

Chine : à la recherche d'une causalité horizontale ?

- Lorsque Cristina Viano m'a parlé du projet de cette journée, il m'est apparu possible d'ajouter un wagon au train qui était en formation. Des idées se sont bousculées dans ma tête et je me suis dit : « Il y aurait telle chose à dire et aussi telle autre, mettre ceci ou cela en avant. » Cela m'a paru d'emblée évident. En fait, ce n'est pas si évident que cela...

- Il a fallu d'abord donner un titre, lequel m'a semblé mériter un point d'interrogation. Pourquoi ? En réfléchissant à la question de la causalité et à la résonance qu'elle peut avoir au sein de la pensée chinoise, deux voies me sont apparues possibles : d'une part, peut-on dire que les penseurs chinois aient cherché un autre type de causalité que la causalité verticale qui nous est si familière ? Et, de l'autre, le raisonnement même qui fait intervenir ce que nous appelons la causalité ne fait peut-être pas partie des questions que se sont posées les penseurs chinois qui ont fondé le socle de pensée sur lequel s'est épanouie l'histoire de la Pensée chinoise. C'est à peu près à la même époque que la Chine et la Grèce ont élaboré un vocabulaire de la pensée, vocabulaire qui n'a plus jamais cessé d'être employé depuis plus de vingt-cinq siècles. Le mot de penser est-il d'ailleurs adéquat ? Cf. la première leçon de Jacques Gernet au Collège de France, à laquelle j'ai assisté et où il a dit qu'il défiait qui que ce soit de donner un mot chinois équivalent de ma manière satisfaisante à « penser ».

- Léon Vandermeersch explique que raisonner, en Chine, « n'est pas constituer des séries d'antécédents et de conséquents en descendant de la cause à l'effet ou en remontant de l'effet à la cause, mais dégager des formes qui se correspondent les unes aux autres selon la réciprocité des structures des réalités et des rites des actions réussies, ces dernières n'étant pas seulement le fait de l'activité des hommes mais le fait du

mouvement de tous les êtres de l'univers ». Et il souligne que la mentalité chinoise, loin de concevoir l'action humaine et la raison de cette action dans la perspective d'une fin préalablement formée dans l'esprit du sujet agissant, procède par recherche de la conformité avec la structure profonde des choses, de façon que tout événement de quelque ordre qu'il soit puisse être considéré comme un événement naturel. Nous reviendrons là-dessus.

- Mais partons plutôt de ce qui nous est le plus familier, l'Occident. D'Alembert écrit, dans l'*Encyclopédie* : « Le principe des *causes finales* consiste à chercher les *causes* des effets de la nature par la *fin* que son auteur a dû se proposer en produisant les effets. On peut dire, plus généralement, que le principe des *causes finales* consiste à trouver les lois des phénomènes par des principes métahysiques. »

- Un ouvrage contemporain, portant lui aussi le titre ambitieux d'*Encyclopédie* mais cette fois assorti du qualificatif de *philosophique universelle* et dont je peux dire tout le mal que je veux, puisque j'y ai collaboré, indique que « la causalité exige la régression infinie des causes, puisque toute cause doit être elle-même effet, donc demande une cause antécédente. »

- Deux siècles et quelque d'écart n'empêchent pas ces deux textes de faire signe vers quelque chose de commun, c'est-à-dire l'évidence de l'irruption d'un infini (qu'il soit regardé comme métaphysique ou comme aporie). C'est là ce que j'appelais une recherche « verticale », tendue vers ce qui nous dépasse et à quoi notre nature humaine ne nous permet pas d'accéder directement.

- Et justement, autant l'infini a sollicité, intéressé, fasciné l'Occident, autant il a rebuté (du moins sous cette forme au sens propre surnaturelle) les penseurs chinois, lesquels l'ont généralement rangé du côté de « ce qui ne préoccupe pas le sage », c'est-à-dire, pour parler trivialement, des

« questions idiotes », inaptes à recevoir quelque réponse sensée et qui ne sont bonnes qu'à égarer l'esprit de celui qui s'y consacrerait. Il est remarquable, à cet égard, que la plupart des penseurs chinois ne se préoccupent guère de subtilités dialectiques et n'éprouvent aucun intérêt pour la définition précise des notions et des concepts. Ce n'est pas moi qui le dis mais Mou Zongsan, un penseur chinois contemporain, mort en 1995 et avec lequel j'ai eu l'honneur d'avoir plusieurs entretiens à Hong-Kong.

- De quoi les penseurs chinois se préoccupent-ils donc ? Quel est le domaine qui suscite leur intérêt ? Pour dire les choses rapidement, on peut constater que le souci premier qui préside à la construction d'un discours occidental consiste souvent à rechercher une cohérence interne, c'est-à-dire à édifier une pensée difficile à attaquer sur le plan théorique et qui pour cela soit nécessairement soumise à des lois conformes à une logique qui lui est préétablie. C'est d'ailleurs ce que nous avons appris à faire à l'école, puis à l'Université. À l'inverse, en Chine, le pire des reproches pour un penseur serait d'avoir accouché d'une pensée non pas discutable sur un plan logique mais tout simplement invivable, qui ne puisse pas se traduire par une manière de conduire sa vie. Il est très remarquable qu'une bonne partie des penseurs chinois dont l'Histoire a conservé le nom ont rempli des fonctions officielles, depuis Confucius et Xunzi jusqu'à Xu Fuguan, c'est-à-dire du Ve siècle avant notre ère jusqu'au milieu du XXe s. Ce sont donc des gens qui ont souvent été contraints de mettre leur pensée à l'épreuve des faits, ce qui a été rarement le cas en Occident.

- A propos des questions qui se posent à nous et auxquelles nous sommes sommés de répondre, notre expérience quotidienne nous montre qu'il existe une question première, celle que tous les enfants posent sans relâche dès qu'on leur explique ou qu'on tente de leur démontrer quelque chose. C'est : « Pourquoi ? », à quoi succède un autre « Pourquoi ? » et ainsi de suite. Remarquons en passant que ce « pourquoi » veut en réalité

dire : « Quelle est la cause de [cette situation] ? ». En va-t-il de même pour les enfants chinois ?

- Un caractère chinois correspond à notre « Pourquoi ? » et il est aussi fréquent que lui, c'est □. Mais si nous voulons retraduire ce caractère en français, nous sommes contraints d'hésiter car il veut dire aussi "Comment ?". Une réflexion de Mou Zongsan peut nous mettre sur la voie : *Spécificités de la philosophie chinoise* p. 134 : "En raison de l'attitude... envers le Ciel."

- Ainsi se dessinent des réponses différentes aux questions existentielles. La réponse finale au "Pourquoi ?" ultime, dans notre Occident, qui a appris à penser en Grèce, est: "Parce que telle est la volonté du Dieu ou de Dieu", alors que la réponse au "Comment" chinois serait bien plutôt : "L'organisation du monde, de ce monde, du seul et unique monde et l'interaction entre tous ses éléments explique à elle seule la situation présente, à laquelle elle ne pouvait pas ne pas conduire." C'est en ce sens que je disais tout-à-l'heure qu'il m'apparaît que notre pensée se meut au sein d'une verticalité, dans la mesure où, à partir d'un moment, la chaîne de nos pourquoi ? sort de notre monde pour voguer dans un autre, alors que la pensée de l'Extrême-Orient sinisé c'est-à-dire en gros Chine, Japon, Corée, Viêt-nam, se meut dans l'horizontalité, c'est-à-dire que les réponses aux questions qu'on s'y pose résident dans ce monde-ci. Je précise ici que le Bouddhisme, venu d'Inde, est clairement un apport occidental. C'est d'ailleurs pourquoi il y a tant de relations possibles entre l'Occident et lui, ce dont témoigne aujourd'hui l'essor du bouddhisme par exemple en France, bouddhisme qui tend à prendre la place laissée vacante par un christianisme en déclin et qui a tant d'atouts pour séduire des gens dont les fondements culturels sont venus de Grèce et de Judée. alors que les fondements du monde chinois, quant à eux, demeurent radicalement étrangers au bouddhisme. C'est l'Himalaya, me semble-t-il, qui constitue la frontière entre l'Orient et l'Occident.

- La façon dont le bouddhisme a réussi à s'introduire en Chine en prenant des vêtements chinois a nourri beaucoup de controverses au temps de l'essor de ce que les Occidentaux appellent le néo-confucianisme, aux XIe et XIIe siècles de notre ère. Stéphane Feuillas s'est penché naguère sur le cas de Zhang Zai et nous allons voir à quel point ses remarques rejoignent le sujet qui nous rassemble aujourd'hui. Lire *Feuillas p.96*.

- Quelque six siècles plus tard, Wang Fuzhi, qui critique à la fois le bouddhisme, le taoïsme et ce qu'il connaît du christianisme, écrit Gernet p. 407 : "Cherchant une vérité... la vie en société."

- Pourtant, des expressions comme "Voie céleste", "mandat céleste" apparaissent souvent dans les textes chinois les plus anciens. Ne pourraient-elles pas faire signe vers une puissance venue d'En-Haut, laquelle serait en ce cas parente de notre Cause première ou de la Réalité ultime des Bouddhistes? L'évolution sémantique du caractère □ est intéressante à cet égard. Ce caractère revêt, dans les documents les plus anciens, le sens de notre "ciel". Il s'agit donc d'une puissance divine que l'ont peut adorer, prier et à laquelle on peut demander faveurs ou allègement de son sort. Mais dès la fin de l'Antiquité (laquelle se termine en Chine en 220 avant notre ère, avec la dynastie des Han), le ciel cesse d'être une puissance venue d'ailleurs et il faudrait plutôt traduire *tian* par nature, sens courant aujourd'hui. Xunzi, un auteur que j'avais traduit il y a trente ans et que je viens de retraduire tout récemment, dit ceci : "Ne rien faire et que les choses s'accomplissent, ne rien demander et que les choses adviennent, tel est ce que j'appellerai le mode d'activité du ciel. Dans ces conditions, quelque profonde que soit la pensée de l'homme, elle n'a pas lieu de s'exercer là-dessus ; quelque grandes que soient ses capacités, il ne les exerce pas là-dessus ; quelle que soit sa perspicacité, il ne l'exerce pas là-dessus. » En un mot, la question fondamentale de l'Occident, celle de l'Origine (avec un grand O) paraissait déjà à un Chinois du IIIe siècle avant notre ère une question oiseuse, dans la

mesure où l'on ne pouvait en retirer aucun enseignement susceptible de nous aider à conduire notre vie.

- C'est ainsi que le ciel chinois s'est peu à peu transformé, de Divinité toute-puissante qu'il était dans les temps très anciens, en schéma d'organisation de tout ce qui vit, évolue et meurt. Aujourd'hui, le binôme *tianran* désigne ce qui est naturel, spontané, par opposition à ce qui serait le fruit d'une volonté extérieure. Mou Zongsan écrit à ce propos : "En Occident, le Dieu d'Aristote, issu d'une fermentation spirituelle, n'est rien d'autre que pensée pure ou forme pure, relevant du domaine de la pure raison." Et il fait remarquer que le domaine de la métaphysique théorique n'a pas retenu l'attention de la pensée chinoise.

- Attention, je ne suis pas en train de prétendre que la Chine ignore toute religion mais il faut tout de suite remarquer que ce que nous appelons "religion" est apparu en Chine il y a à peine un siècle. C'est ce que Vincent Gossaert souligne : "La modernité...destructrices."

- Au lieu de la quête occidentale de la Cause première, de l'Origine, laquelle ne peut qu'être située en dehors de ce monde confus et qui se transforme perpétuellement, la Chine cherche à débusquer la manifestation de la continuité existant entre le visible et l'invisible, entre le corps et l'esprit, qui sont les deux versants d'un même tout (cf. *yin/yang*, contrairement à nos couples fondateurs Etre/étant, Dieu/homme, oui/non, tous mots qui ne sont pas traduisibles en chinois).

- Je me souviens qu'une étudiante chinoise remarquait, dans la présentation précédant la soutenance de sa thèse de Doctorat, que l'Occident est un monde de rupture. l'Occident a pourtant un horizon unique, d'une force, d'une puissance inouïes, qui a nom Etre, Vérité, Absolu, Un, Dieu... immobile, immuable, surabondant, accompli, inaccessible, inconnaissable, incommensurable (cf. la théologie

négative)... Or, malgré cela, les Occidentaux vivent dans la déchirure entre le matériel et le spirituel, le Bien et le réel, l'Absolu et le relatif, l'Origine et le vécu, etc..., ce dont témoigne toute l'histoire de leur pensée, on en donnera ici trois exemples : Pascal, *Pensées*, n°72 : "Et ce qui achève notre impuissance à connaître les choses est qu'elles sont simples en elles-mêmes, et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genre, d'âme et de corps. Car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle; et quand on prétendrait que nous serions simplement corporels, cela nous exclurait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière se connaît soi-même; il ne nous est pas possible de connaître comment elle se connaîtrait. Et ainsi, si nous sommes simplement matériels, nous ne pouvons rien du tout connaître, et si nous sommes composés d'esprit et de matière, nous ne pouvons connaître parfaitement des choses simples, spirituelles ou corporelles". Cf. aussi Descartes, *Traité des passions* : "Comment l'âme et le corps agissent l'un contre l'autre" et "la répugnance qui est entre les mouvements que le corps par ses esprits et l'âme par sa volonté tendent à exciter en même temps". Déjà Platon, bien sûr, *Rép.* VI, 509d, où Socrate dit à Glaucon: "Mets-toi donc dans l'esprit qu'il existe deux maîtres à ce que nous disons : que l'un règne sur le genre intelligible, l'autre, de son côté, sur [...] le visible. [...] Tu as là deux espèces, n'est-ce pas ? L'espèce visible, l'espèce intelligible." (trad. Robin).

- Les Chinois disent tout autre chose, dès leurs textes fondateurs. Composé il y a quelque 2600 ans, le *Zhongyong* contient cette phrase : « Il n'est rien de plus visible que le caché, rien de plus manifeste que l'infime. » C'est justement pour cela que Cheng Hao frère aîné de Cheng Yi (deux néo-confucianistes du XIe siècle) écrit : « Il est dans l'ordre du monde que rien n'existe isolément et sans son

opposé. Il en est ainsi non par l'effet d'un arrangement voulu mais de façon entièrement spontanée. Chaque fois que j'y songe la nuit, je me mets à danser.» Ce genre de pensée traverse toute l'histoire intellectuelle de l'Extrême-Orient, qui se meut entre deux pôles d'un monde unique, deux "colorations" dont aucune n'existe dans une pureté qui ne pourrait être qu'idéale, chacun préparant, appelant, attendant, supposant, secrétant l'autre. Tel est le cas de *yin/yang*, mouvement-repos, vide-plein, *wu/you*, sec/humide, ombre/lumière.

- Mais pour penser cela, les penseurs chinois ne se sont guère souciés de donner forme logique à leur pensée. C'est pour cette raison que le questionnement sur la causalité n'a pas cours en Chine. Toute recherche sur la causalité est en effet accompagnée et elle ne peut pas ne pas l'être, par une recherche formelle sur le discours.

- Il existe pourtant un groupe de penseurs chinois, que certains appellent « sophistes » par allusion à ceux qui étaient en butte à l'hostilité de Socrate. Anne Cheng appelle « logiciens » ces penseurs, qui, contrairement à l'immense majorité des autres, se sont penchés sur la question de la cohérence du discours. Ils ont mis en évidence l'impossibilité d'un discours exactement adéquat aux choses et aux situations, plutôt que d'avoir cherché à former un discours permettant enfin l'adéquation rêvée par les Scholastiques entre « rei et intellectu » (entre les choses et les mots). Ils se sont contentés, généralement, au moyen de paradoxes qu'on peut comparer à celui de Zénon, de montrer l'impossibilité logique de toute affirmation.

- Tout ceci pour constater que les subtilités de la logique n'ont guère tenté les Extrêmes-Orientaux, qui ont plutôt conclu à ce sujet que les contradictions apparentes du discours ne font que refléter les contradictions apparentes de notre vie. Un passage des *Entretiens de Confucius* est là pour témoigner que le Maître adaptait son discours

non pas à une vérité éternelle mais bien à la situation présente :
Entretiens, XI,22.

- Pour conclure, je voudrais citer une remarque faite par Tanizaki dans son bel *Eloge de l'ombre*, cité dans mon *Agir/non-agir* p. 45 : « Pourquoi... délecter de l'ombre ». La lumière est en effet pour nous un but à atteindre, un but qui nous garantirait d'échapper pour jamais à l'obscurité en changeant de monde. Pour l'Extrême-Orient, l'obscurité est la condition chaque fois nécessaire à l'apparition de la lumière, laquelle ne saurait advenir que dans son sein, les deux faisant évidemment partie du même monde, le nôtre.

- A la racine de notre possibilité de comprendre ce qu'est la causalité il y a, me semble-t-il, quelque chose d'inaugural : notre division du monde en deux, entre le Haut et le Bas. La cause participe pour nous du Haut, tandis que l'effet participe du Bas. Une telle division n'a pas toujours été ressentie en Occident, témoin cette phrase fameuse qu'a écrite Héraclite d'Ephèse, venu avant Platon, Aristote et le christianisme : « Le chemin vers le haut et vers le bas est un et même. »

Merci de votre attention